

Éditorial

Le voici revenu le joli mai. Le signal, comme on indique une fenêtre ouverte car j'imagine que cette fin d'année est marquée par un acharnement intellectuel qui laisse peu de loisir pour profiter des heures et des jours. Mais très vite les vacances seront là. Alors, pour commencer sur la plage, voici le dernier numéro de l'année. Dans l'état de jachère que donne le réveillé, vous pourrez ainsi laisser se composer et se recomposer librement filiations, appartenances et désappartenances, les dernières pouvant aussi être heureuses.

À la rentrée, vous découvrirez la nouvelle maquette de Canal Psy et, au menu, des dossiers explorant des domaines très divers du territoire psychologique. Dysparentalités. Mémoire et identité. Les méditations en thérapie... L'exclusion. Figures de l'exclusion : voici les thèmes qui vont servir de jalons à l'année 1999-2000.

En attendant, je vous souhaite, dans l'immediat de terminer avec succès cette année universitaire, et à court terme, de très sereuses vacances.

Monique Charles

SOMMAIRE

Infos Pratiques

Formation, Contenus, Calendriers... 2

Filiations et appartenances, Crises et remaniements.

Filiations et appartenances dans la transmission à la psychanalyse : le cas de la Société des Médecins comme moment mytho-poétique *Paul Audi* 3

Où ne suis pas femme, où le deviens. Sexe et genre, ou le « filiation » de féminisme *Isabelle Bricard* 6

Affiliation et paternalisme à la retraite : l'identité en crise *Jean-Marc Lévesque* 8

F.P.P. : Le malin d'une fondation (suite) *Valérie de la Roche* 10

Agenda 15

Publications *La loi sociale* *Interview de Michel Ceramati* 16

SOMMAIRE

39 | 1999

Filiations et appartenances

Crises et remaniements

 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1277>

Référence électronique

« Filiations et appartenances », Canal Psy [En ligne], mis en ligne le 10 novembre 2020, consulté le 10 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1277>

DOI : [10.35562/canalpsy.1277](https://doi.org/10.35562/canalpsy.1277)

SOMMAIRE

Monique Charles
Édito

Dossier. Filiations et appartenances

René Kaës
Filiations et appartenances dans la transmission de la psychanalyse

Annik Houel
On ne naît pas femme, on le devient

Jean-Marc Talpin
Affiliations et pulsionnalité à la retraite : l'identité en crise

Alain-Noël Henri
FPP : Le mythe d'une fondation (suite)

Aperçu

Valérie Bertrand
Perte du lien et quête identitaire dans le processus d'exclusion sociale

Xavier Pommereau
Malaise des étudiants : comment intervenir à temps ?

Publications

Michel Cornaton et Monique Charles
Le lien social

Édito

Monique Charles

TEXTE

- 1 Le voici revenu le joli mai. Je le signale, comme on indique une fenêtre ouverte car j'imagine que cette fin d'année est marquée par un acharnement intellectuel qui laisse peu de loisir pour profiter des heures et des jours. Mais très vite les vacances seront là. Alors, pour emmener sur la plage, voici le dernier numéro de l'année. Dans l'état de jachère que donne la rêverie, vous pourrez ainsi laisser se composer et se recomposer librement filiations, appartenances et désappartenances, les dernières pouvant aussi être heureuses.
- 2 À la rentrée, vous découvrirez la nouvelle maquette de *Canal Psy* et, au menu, des dossiers explorant des domaines très divers du territoire psychologique. Dysparentalités, Mémoire et identité, Les médiations en thérapie, l'Institution, Figures de l'exclusion : voici les thèmes qui vont servir de jalons à l'année 1999-2000.
- 3 En attendant, je vous souhaite, dans l'immédiat de terminer avec succès cette année universitaire, et à court terme, de très savoureuses vacances.

AUTEUR

Monique Charles

Dossier. Filiations et appartenances

Filiations et appartenances dans la transmission de la psychanalyse

La création de la Société du Mercredi comme moment mytho-poétique

René Kaës

DOI : 10.35562/canalpsy.2098

PLAN

La fondation du groupe du Mercredi

TEXTE

- 1 Un fil rouge soutient la recherche que j'ai conduite en ce domaine : la psychanalyse est inventée dans les échanges et les transformations entre la situation psychanalytique proprement dite, dont la cure est le paradigme, et l'expérience de groupe que vivent (certains en meurent) les psychanalystes rassemblés autour de FREUD et autour de la doctrine psychanalytique.
- 2 Qu'entendre ici par groupe ? Le groupe est l'espace psychique du déploiement des investissements de tous dans la Psychanalyse, en tant qu'elle est à la fois une expérience novatrice révolutionnaire et un objet commun ; le groupe s'organise selon les diverses modalités de l'identification à FREUD, à l'objet commun dont il est le Maître ; il résulte de l'appareillage des transferts sur FREUD, sur chacun des autres, sur l'objet-psychanalyse et sur le groupe qui en est le co-créateur et le dépositaire. Il est donc légitime de considérer les effets de groupe dans le groupe des premiers psychanalystes comme des effets de l'expérience originaire de la psychanalyse. Corrélativement on supposera que la théorie et la pratique de la psychanalyse portent trace de ces effets de groupe.
- 3 Cependant, « par ailleurs », la Psychanalyse est *une institution* qui ne se laisse pas réduire aux effets de groupe qui la traversent. Ce serait commettre une grave erreur épistémologique si nous pensions traiter

le groupe des premiers psychanalystes comme identique à l'institution psychanalytique, même si – et comment pourrait-il en être autrement – le creuset de celle-ci est bien le groupe des origines. Mais pour passer du groupe coalescent régi par les enjeux de la Horde à l'Institution de la psychanalyse, une coupure symboligène est nécessaire, celle qu'opère la *Kulturarbeit*. Nous sommes alors dans une autre logique des rapports au groupe et à la psychanalyse : rapports doublement conflictuels, entre ce qui du groupe et de ses effets survit dans l'institution, entre les exigences de mise en suspension asymptotique des effets sociaux dans la cure et les contraintes institutionnelles. Là où la cure s'organise essentiellement, sinon toujours, comme neutralisation des effets de pouvoir, de séduction et d'exclusion, expressément comme exigence de les dénouer et de les penser, l'institution exige au contraire une organisation de rapports de force ordonnée au politique, à ses tactiques et à ses stratégies, à ses ruses et à ses secrets. Là où la cure traite dans le champ de la réalité psychique la valeur de l'économique et du juridique, l'institution réclame des rendements financiers et du marketing, des statuts et des fonctions sociales gouvernés par la nécessité de servir le but primaire, mais aussi les intérêts secondaires qui la fondent. Autant de sources de conflits et de contradictions dont les effets se font sentir de diverses manières dans la conduite de la cure. Débats sur le « minimum institutionnel », conflits de fonctions, confusion d'enjeux entre la séduction institutionnelle et le soutien du transfert aux fins d'analyse, toutes ces questions, la plupart du temps traitées par les scissions plutôt que par l'analyse des interférences entre les multiples dimensions que je viens d'évoquer, ne sont guère encore dépassées à ce jour, et peut-être que l'essentiel est indépassable, parce que l'analyse vit dans cette complexité même. Du moins tentons-nous de rendre pensables et aménageables ces contradictions structurales plutôt que de les nier.

- 4 La recherche que j'ai entreprise porte sur le fonctionnement et les fonctions du groupe autour de FREUD entre 1902 et 1918. Plusieurs périodes sont à distinguer : la première va de 1902 à 1908 (période de la Société Psychologique du Mercredi) puis de 1908 à 1914 (période de la Société Psychanalytique de Vienne et de l'Association Internationale de Psychanalyse avant la première guerre mondiale), puis le temps de la guerre, qui fait vivre et penser tant de

transformations dans les liens de groupe, dans la théorie et dans la Civilisation. Pour chacune de ces périodes j'interroge le mode d'existence groupal des psychanalystes et des objets psychanalytiques. L'analyse qui suit est un fragment d'une recherche sur la période qui va de 1902 et qui correspond à la fondation du premier cercle autour de FREUD¹.

La fondation du groupe du Mercredi

- 5 Au cours de la décennie qui va suivre la publication de *l'Interprétation du rêve* (1900), FREUD va se préoccuper d'assurer une assise sociale à sa découverte : il va la développer par le moyen du groupe qu'il réunira autour de lui. Nous en connaissons les circonstances : un de ses anciens analysants, Wilhelm STEKEL, lui propose de rassembler plusieurs de ses admirateurs pour constituer un groupe de recherche. Cette proposition arrive à point nommé après la rupture avec W. FLIESS, au cœur de la période de solitude que FREUD traverse de nouveau. En 1902, quatre personnes² vont recevoir de FREUD une carte postale d'invitation à se réunir chez lui pour débattre de questions d'intérêt commun, une fois par semaine, le mercredi soir. Ce groupe prendra nom de Société Psychologique du Mercredi jusqu'en 1908, date à laquelle il se transformera en Société Psychanalytique de Vienne, cette Société formant la matrice de l'Association Internationale de Psychanalyse créée la même année.
- 6 Le contexte de la formation du groupe du Mercredi peut être décrit de plusieurs points de vue. Pour FREUD, le groupe vient prendre la place du lien rompu avec FLIESS : le prénom Wilhelm fait le lien entre FLIESS et STEKEL. FREUD a besoin d'être stimulé dans sa recherche, mais aussi d'être aimé et reconnu. Le groupe du Mercredi deviendra cet auditoire retrouvé, réactivation de l'auditoire et du pensoir maternel premier dont lui, FREUD, le Dichter, le héros-écrivain de la psychanalyse, saura reconstituer la fonction. FREUD a besoin de trouver dans les autres un appui, un écho, une ébauche de résonance et un filtre pour ses idées. Une enveloppe de pensée : il fonde son groupe pour cela.

- 7 Plusieurs témoignages (H. NUNBERG, F. WITTELS) concordent sur l'investissement du groupe par FREUD : il veut découvrir de nouveaux aspects de la psychanalyse grâce aux discussions qu'il pourrait avoir avec ses *alter-ego*. Il a le désir d'affermir certaines propositions en les soumettant à l'argumentation.
- 8 Le projet de diffuser sa découverte, de la faire partager, devait à la fois soutenir la recherche elle-même et rompre son long isolement sur le plan intellectuel et social. La formation d'un groupe était d'autant plus nécessaire que les résistances à la psychanalyse demeuraient vives, et qu'elles étaient même au plus fort des attaques contre la personne de FREUD. Le groupe dès l'origine formera donc aussi une enveloppe de protection et de défense contre ces attaques.
- 9 Qui étaient les membres de ce premier cercle de disciples réunis par FREUD ? Un groupe hétérogène, constitué de médecins, d'éducateurs, d'écrivains, bref un échantillon des intellectuels du début du siècle, différents par leur origine et leur personnalité. Ces gens étaient tout d'abord insatisfaits : insatisfaits par la psychologie contemporaine, par l'état de la psychiatrie, de l'éducation, et d'une manière générale par l'état des sciences humaines ; ils étaient à la recherche d'idées nouvelles, mais aussi d'un maître. Certains d'entre eux, les médecins, les éducateurs, avaient l'espoir d'aider leurs patients et de s'aider eux-mêmes, espoir qu'ils fondaient sur leur croyance en l'analyse et sur leur vénération pour FREUD. L'attachement à FREUD, le transfert sur FREUD est évidemment un élément important du lien qui va s'établir avec lui dans un groupe où l'admiration joue un rôle important : admirateurs de FREUD, plusieurs se disent séduits par lui, tout comme FREUD se dira séduit par certains de ses disciples, FERENCZI par exemple. Tous les membres du groupe souhaitent être encouragés par FREUD dans leur recherche ; certains d'entre eux lui formulent des demandes d'aide personnelle ou d'encouragement dans leur pratique. On vient à ce groupe et on se lie à FREUD pour d'autres raisons encore ; plusieurs membres du groupe connaissaient par ailleurs des difficultés conjugales importantes et s'en ouvraient à FREUD.
- 10 Ce groupe d'hommes qui se séduisent et s'excluent, qui ont à partager avec FREUD l'invention et la découverte de l'inconscient, sera organisé de telle sorte que chacun aura à être pour les autres un objet d'investissement libidinal homosexuel. La seule femme admise

au cours de cette période, pendant un an entre 1912-1913, Lou ANDREAS-SALOMÉ, ne manquera pas d'ailleurs de le relever. Mais il y a encore d'autres raisons : JONES a souligné que la revendication constante, le projet secret de chacun d'être l'enfant chéri de FREUD, fut aussi soutenue par des motifs économiques importants : certains ont abandonné leur pratique médicale pour faire de la psychanalyse ou pour être avec FREUD ; recevoir un patient de FREUD n'est pas seulement une possibilité de subsister économiquement, mais c'est aussi recevoir de lui un cadeau, un enfant du Parent FREUD, c'est faire un enfant avec lui et avec la psychanalyse.

- 11 Toutes les sources dont nous disposons nous représentent les premières réunions comme marquées par l'enthousiasme et la passion de la découverte. Assurément l'accord et le consensus qui prévalent pendant quelque temps n'excluent pas la passion des échanges et les émotions. Mais la passion des débats est tempérée par l'attitude de FREUD qui, s'il encourage, écoute avec attention, sait stimuler et exprimer de l'admiration, est aussi capable de réserve, de critique et même de réticence vis-à-vis des conceptions nouvelles qui se font jour, surtout lorsqu'elles lui semblent menacer l'intégrité de « sa » conception de la psychanalyse. Les discussions des premières années ont comme matière première essentielle les travaux de FREUD. Les disciples sont conduits par lui dans le labyrinthe de la théorie et de la technique psychanalytique. FREUD est pour eux à la fois un idéal inaccessible et le guide qui va leur rendre possible l'accès à cet idéal. Plusieurs témoignages montrent que FREUD donnait beaucoup à ses disciples, il était généreux de ses idées, il savait faire référence à leurs travaux dans ses écrits, même si chaque fois il revendique pour lui l'originalité et la priorité des conceptions. Il est intéressant de relever comment NUNBERG décrit cette relation de FREUD et des membres du groupe, comme un rapport de nourrissage et d'avidité : « FREUD, écrit-il, donnait beaucoup plus que ses disciples ne pouvaient recevoir ; ils étaient conviés à une table richement garnie, mais ils ne pouvaient pas tout digérer ce qui leur était offert ; ils étaient avides d'apprendre, ils essayaient d'absorber chacune des paroles de FREUD, ils faisaient cause commune avec lui ». J'ajouterai qu'ils faisaient aussi corps avec lui dans l'appareillage psychique du groupe, selon la fantasmagorie orale qui organisa les relations entre tous les membres, non seulement sous l'aspect de la rivalité

fraternelle, mais d'abord sous celui de l'avidité et de l'envie. Bien évidemment cette organisation orale des relations entre FREUD et de ses disciples autour de la passion pour la psychanalyse ne peut être complètement dissociée de la façon dont FREUD lui-même a inscrit dans son propre corps ce conflit. Le cancer de la mâchoire, la bouche providentielle et dévoratrice, nourricière et dévorée, en est sans doute le symptôme, tenu de plusieurs côtés, dont celui des liens inconscients de groupe.

- 12 Durant les premières années prévaut ce que D. ANZIEU a décrit comme « l'illusion groupale ». L'illusion c'est l'assurance que le groupe et son contenu, ici l'équation FREUD-psychanalyse, constitue une parfaite adéquation à l'attente de chacun, à l'objet même de la recherche. L'assurance que ni le groupe, ni FREUD, ni la psychanalyse à découvrir, ne viendront à défaillir et qu'ils conduiront chacun à la réalisation de son objectif. Si l'illusion repose sur cette croyance, elle a comme condition que ne soit pas interrogé à ce moment-là ce qui, pour chacun, constitue la réalité interne et la réalité externe. Tel est l'ancrage de l'illusion groupale dans les phénomènes transitionnels. L'illusion est celle d'une co-création du groupe, de son objet et de chacun de ses membres ; cette illusion est nécessaire au développement du groupe et à l'investissement ludique sur l'objet de la recherche. Dans cette fonction, elle ne peut être réduite à l'illusoire.
- 13 La contrepartie de cette illusion partagée est la mise en réserve de la conflictualité relative précisément à l'objet partagé et au partage de l'objet entre les membres du groupe. Dans cette perspective, l'envie suscitée par l'objet commun, dont FREUD s'approprierait la meilleure partie, dont FREUD jouirait sans entrave ni réserve, l'envie va constituer le fond archaïque sur lequel vont se développer ultérieurement les conflits interpersonnels au sein du groupe. Ces conflits sont aussi intrapsychiques, chez des personnalités hypersensibles, excentriques, c'est-à-dire décentrées de leur milieu d'origine, et probablement assez gravement névrosées pour la plupart d'entre elles. Les conflits – on le sait – ont porté essentiellement sur deux points : la revendication de priorité, et l'effacement du frère, scène privilégiée du meurtre du Père fondateur et de l'idée qui le représente. Je voudrais souligner que l'expérience de l'illusion groupale, c'est-à-dire l'avènement d'une aire transitionnelle

nécessaire au développement de la pensée en commun, confirme les fondements du contrat narcissique passé entre l'ensemble et chacun des sujets associés dans le lien de groupe. Un tel contrat, dont aucun groupe et aucun sujet ne peuvent se passer, définit aussi une limite à la liberté de la recherche : on peut comprendre que, dans le groupe des premiers psychanalystes, tout écart par rapport aux énoncés fondamentaux de la psychanalyse, dont FREUD est réputé être l'auteur et le gardien, prenait immédiatement l'aspect d'une rupture et d'une atteinte au contrat narcissique entre l'Ancêtre fondateur encore vivant et l'ensemble du groupe. C'est pourquoi, aux mécanismes de défense contre la psychanalyse, aux alliances défensives inconscientes qui vont s'organiser entre les différents membres du groupe, doivent s'ajouter les mécanismes de défense et de résistance contre les atteintes narcissiques internes liées aux ruptures du contrat narcissique, ruptures que représentent et qu'agissent les scissions et les dissensions. Les attaques externes contre le groupe des premiers freudiens n'ont fait qu'accroître la nécessité de maintenir l'unité narcissique interne, et qu'exacerber le narcissisme des petites différences, notamment à partir du moment où se constituera – sur l'instigation de FREUD qui plus d'une fois saura stimuler les rivalités – le groupe des « Zurichoïses » contre le groupe des « Viennoïses ». C'est une autre histoire...

NOTES

1 Ces travaux ont été préparés par études : R. KAËS, 1982, « Quelques notes sur Freud, la question du groupe et de la psychanalyse », *Bulletin de Psychologie*, n° spécial, XXXVII, 363, pp. 105-112 ; R. KAËS, 1994, « La matrice groupale de l'invention de la psychanalyse. Esquisse pour une analyse du premier cercle autour de Freud », in R. KAËS (sous la dir. de), *Les voies de la psyché. Hommage à Didier Anzieu*, Paris, Dunod, pp. 373-392.

2 STEKEL, ADLER, KAHANE et REIDLER.

AUTEUR

René Kaës

Professeur émérite de psychologie clinique à l'Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/02694393X>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000108775079>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11909300>

On ne naît pas femme, on le devient

Sexe et genre, ou la « filiation » du féminin

Annik Houel

DOI : 10.35562/canalpsy.2099

TEXTE

- 1 Comment s'est pensée la question du féminin, ou de « la femme » comme on disait au début du siècle, quelle place les femmes ont-elles tenue dans les sciences sociales et humaines, et plus spécifiquement en psychologie sociale ? Un très rapide historique semble nécessaire pour introduire ces questions et expliquer le sens du terme de genre qui, s'il est couramment utilisé par les chercheurs anglo-saxons, est moins connu en France. Par ailleurs, si la filiation ici prise en compte est celle des idées, cela n'empêche pas de se poser la question de la filiation sous son angle plus habituel, comme le veut ce numéro de *Canal Psy*, celui d'une filiation de femme en femme, qui recouvre et inclut les ambivalences de la « filiation » mère-fille.
- 2 Le concept de genre bat en brèche les notions de différence, et de complémentarité, qui ont suffi à expliquer l'inégalité sociale entre les hommes et les femmes depuis l'essor avec le siècle des Lumières de la pensée scientifique, qui s'appuie alors sur l'idée d'une « nature » anatomique, biologique, différente entre les sexes¹. Les premières contestations de cette inégalité sont portées par les courants socialiste et marxiste. MARX avance que la femme est le prolétaire de l'homme et pose ainsi les jalons d'une définition de l'ensemble des femmes comme groupe social. Ce mode d'approche est repris plus tard en sociologie avec la notion de classe de sexe et est à l'origine du concept de rapports sociaux de sexe, c'est-à-dire d'une analyse des types de rapports de pouvoir entre ces deux groupes sociaux que sont les hommes et les femmes.
- 3 Après MARX, la « question de la femme » est alors pleinement sociale, dans sa conception et dans ses enjeux. Tout syndicaliste ou politique, tout humaniste le sait. FREUD, en homme de son temps, en est tout à fait conscient et stigmatise la double morale sexuelle, c'est-à-dire

l'inégalité de la répression sexuelle qui prévaut à Vienne comme dans toute l'Europe de cette fin de siècle, la rendant responsable des troubles nerveux qui affectent spécifiquement les jeunes filles qu'on lui adresse². La théorie psychanalytique se construit donc à partir d'une expérience acquise essentiellement auprès des femmes, et si on peut reprocher à son fondateur d'avoir élaboré une théorie où l'homme garde toutes ses prérogatives, en devenant modèle universel, on peut néanmoins rappeler l'importance que FREUD dans chacun de ses articles accorde aux conditions culturelles pour expliquer les aléas de la sexualité féminine.

- 4 Parallèlement à l'émergence de la psychanalyse, la psychologie qui est en train de se constituer comme science ne reste pas à l'écart de ces enjeux dans un premier temps sous l'influence américaine avec les behaviouristes, puis avec le mouvement culturaliste dont Margaret MEAD est la représentante la plus célèbre³. Son idée cruciale de la relativité des rôles sexués suivant les cultures est alors clairement reprise par Simone de BEAUVOIR (qui l'a lue, bien sûr⁴) et l'applique à notre société. « On ne naît pas femme, on le devient » est l'idée princeps du *Deuxième sexe*⁵, qui a un impact important sur les femmes françaises, scientifiques ou non, et ce pour plusieurs décennies. La Femme est une construction sociale, et chacune, avec l'aide des outils de sa propre science, essaye de déconstruire le mythe.
- 5 C'est en tout cas par ce biais que la question ressurgit en France dans les années soixante, en particulier en psychologie sociale. Anne-Marie ROCHEBLAVE-SPENLÉ reprend la théorie des rôles de George HERBERT MEAD et l'applique, à l'instar de Margaret MEAD, aux deux sexes : après *La notion de rôle en psychologie sociale* (1962), elle publie *Les rôles masculins et féminins* en 1964. Elle montre, dans une approche interculturelle entre des étudiants allemands et français, l'importance de l'intériorisation, du conditionnement, dans les comportements, les idées que chaque sexe se fait de lui-même. Autour d'elle, après elle, avec elle, tout manuel de psychologie sociale, dans les années soixante, se doit d'avoir son chapitre *Psychologie différentielle des sexes*, le terme de « différentielle » voulant se démarquer de l'idée « naturaliste » de différence. Puis suivent quelques années de silence, en psychologie sociale en tout cas, alors qu'en psychologie du développement, cette idée de différenciation

entre les sexes fait son chemin, en particulier aux États-Unis. René ZAZZO va y être attentif et remarque dès lors : « Il n'y avait pas des enfants, du moins dans la perspective où je m'étais situé (étude des modalités d'adaptation à l'école maternelle), mais des garçons et des filles ⁶. »

6 Pendant ce temps, l'évolution est peut-être plus rapide en sociologie et surtout chez certains historiens, qui adoptent le terme de *gender* pour signifier, expliquent par exemple George DUBY et Michelle PERROT ⁷, que les relations entre les sexes ne sont pas inscrites dans l'éternité d'une introuvable nature, mais produits d'une construction sociale qu'il importe justement de déconstruire ; ce à quoi avaient déjà œuvré depuis quelques années des psychologues américains, comme John MONEY et Robert STOLLER ⁸, avec leur élaboration du concept de noyau de l'identité de genre.

7 Car la question de la différence des sexes ne peut se passer de l'approche psychanalytique, domaine dans lequel la controverse n'a jamais tout à fait cessé grâce à quelques rebelles héritières de FREUD ⁹. L'enjeu principal porte sur le monisme phallique, c'est-à-dire l'aspect unilatéral de la théorie freudienne se référant au masculin. Le débat fut à son paroxysme dans les années trente, et n'a en fait guère évolué depuis. L'opposition, regroupée autour des théories de Mélanie KLEIN et d'Ernest JONES, avance que la petite fille avant de fonctionner sur un mode phallique est née femme, et prend donc en compte les éléments sexuels féminins, tel le vagin. En d'autres termes, une petite fille « naît femme » avant de consentir à devenir le petit garçon idéal de la théorie freudienne. Il faut bien entendre ce propos comme une remise en cause du monisme phallique et non comme entrant dans une polémique, qui serait d'ailleurs avant l'heure, avec Simone de BEAUVOIR. Certaines femmes des divers mouvements psychanalytiques vont d'ailleurs essayer de faire le lien entre ces différentes idées, d'un naître femme, d'un être femme, d'un devenir femme, tout en observant d'un œil attentif mais prudent la montée des mouvements féministes ¹⁰.

8 Sous ces multiples pressions, sociales et scientifiques, la question de la différence des sexes commence à faire un timide retour dans la psychologie française, grâce en particulier à Marie-Claude HURTIG et Marie-France PICHEVIN qui publient en 1986 *La différence des sexes*,

*questions de psychologie*¹¹. Elles traduisent plusieurs articles américains fondamentaux, en particulier de psychologie de l'enfant mais aussi de psychométrie, où les notions de féminité et de masculinité sévissaient jusqu'à présent sans autre forme d'interrogations. Ce lourd travail de diffusion fut ingrat, car il trouve à l'époque peu d'écho dans le milieu français. Résistance aux travaux américains ? Ou résistance aux femmes, voire à la féminité ? Quand les travaux américains seront plus cotés, on verra le père de la psychologie sociale publier l'article d'une chercheuse américaine, et ce seul article, sans mentionner d'aucune sorte leurs traductions¹².

- 9 Leurs efforts, et ceux de nombreux(ses) autres chercheurs bien sûr, portent néanmoins leurs fruits puisqu'on assiste actuellement à de notables changements. En 1995, le *Bulletin de psychologie* publie un numéro entier intitulé « Hommes-femmes. Psychologie et psychopathologies différentielles ». Ce titre rappelle quelque peu les années soixante, mais on voit que le concept de genre, s'il n'y est pas repris, a tout de même fait son chemin avec la notion non plus de différence mais de différenciation sexuelle qui ouvre le numéro, c'est-à-dire une différence en devenir, en construction, mais la part de la psychologie sociale française dans ce numéro est encore très relative. Pour l'expliquer, je proposerai volontiers de retenir l'hypothèse qu'Eugène ENRIQUEZ avance à propos de la sociologie, et sur laquelle nous pourrions réfléchir dans les mêmes termes, à mon avis, de façon fructueuse pour la psychologie. Dans un article intitulé « La sexualité, l'objet étrange de la sociologie¹³ », il rappelle la part que prend la peur envers la femme dans la défiance envers la sexualité : les femmes incarnent le sexuel et comme tel le danger du sexuel dans les rapports sociaux, et il explique ainsi leur mise à l'écart. D'où le fait, peut-on penser, que la question des rapports entre les sexes est d'abord pensée comme la question des femmes, et leur est réservée : l'avant-propos du *Bulletin de psychologie* n'évoque-t-il pas la nécessité d'études spécifiques sur les femmes, telles qu'elles sont menées dans les pays anglo-saxons, sous la forme des Women' Studies ? Est-ce pour mieux s'en débarrasser ? Si les femmes, fussent-elles chercheuses, sont plus nombreuses que les hommes à s'intéresser aux rapports sociaux de sexe, c'est pour des raisons là encore sociales, parce que de tout temps cette question leur a été dévolue, voire obligée : elles étaient en effet contraintes de réfléchir à

leurs rapports aux hommes, puisque c'était leurs conditions mêmes d'existence qui étaient en jeu. Ce phénomène bien connu pour l'écriture dite « féminine » est le même pour tout objet d'investissement ou d'études.

- 10 Mais s'il existe cette éviction ou du moins ces tentatives, c'est que la question des rapports sociaux de sexe est sous-tendue par celle du pouvoir. C'est très heureusement la question sur laquelle se penche maintenant la Psychologie sociale, comme en atteste un numéro récent¹⁴ qui traite de « Sexe et pouvoir » – le terme de genre ayant été jugé difficile à comprendre –, avec hélas toujours les mêmes « défauts » : la très faible proportion de travaux français. Ou bien est-ce le choix d'une psychologie sociale expérimentale qui exclut de fait les Français(es) encore fort peu représenté(es) en ce domaine ?
- 11 Ce numéro a en tout cas le grand mérite de poser toutes ces questions et l'article d'Erika APFELBAUM qui le conclut : « L'impensé des rapports de domination », laisse bien augurer de l'espace de réflexion ainsi ouvert au sein de la psychologie sociale.

NOTES

- 1 Cf. à ce sujet Thomas LAQUEUR qui montre qu'avant le XVIII^e siècle, la femme est de même « nature » qu'un homme : la femme est un homme, simplement moins « parfait ». L'idée d'un « deuxième sexe » est une idée relativement récente, un progrès (en principe !) par rapport à l'idée de « sexe faible ». In Thomas LAQUEUR, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident* (1990), Paris, Gallimard, 1992.
- 2 Sigmund FREUD, « La morale sexuelle civilisée » (1908), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF.
- 3 Margaret MEAD, *Mœurs et sexualité en Océanie* (1928-1935), Paris, Plon, 1963, ou encore *L'un et l'autre sexe* (1948), Paris, Gonthier.
- 4 Une anecdote symptomatique des difficultés de reconnaissance d'une filiation mère-fille : Claude LÉVI-STRAUSS raconte qu'en 1949, il organise une réception en l'honneur de la First Lady de la vie intellectuelle américaine, comme il dit, et de la First Lady de la vie intellectuelle française, Margaret MEAD et Simone de BEAUVOIR donc, et qu'elles ne se sont pas adressé la

parole ! In Claude LÉVI-STRAUSS, Didier ERIBON, *De près et de loin*, Paris, Points/Odile Jacob, 1990.

5 Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe* (1949), Paris, Gallimard. Cinquante ans déjà : un colloque se tient cet hiver 98-99 sur ce thème. Cf.

Cinquantenaire du Deuxième sexe, c/o NQF, IRESCO CNRS, 59-61 rue Pouchet, 75849 Paris, Cedex 17, tel/fax : 01 40 25 11 91.

6 Préface in Pierre TAP, *Masculin et féminin chez l'enfant*, Toulouse, Privat, 1985.

7 Georges DUBY et Michelle PERROT, *Écrire l'histoire des femmes*, Paris, Plon.

8 Robert STOLLER, *Masculin ou féminin* (1985), Paris, PUF, 1989.

9 Lou ANDREAS-SALOMÉ, Karen HORNEY, Melanie KLEIN...

10 Les lacaniens tiennent un colloque international en 1960, publié en 1964 (« La sexualité féminine », *La Psychanalyse*, 7, PUF), et la même année Janine CHASSEGUET-SMIRGEL et quelques autres publient *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine* (Paris, Payot), initiative fort contestée au sein de la Société psychanalytique de Paris à laquelle elle appartient, comme elle le racontera plus tard. À la même époque, LUCE IRIGARAY, psychanalyste exclue de l'École freudienne pour ses critiques des phallocentrismes freudien et lacanien, propose de nouvelles pistes de recherches en s'intéressant au « continent noir du continent noir », la relation mère-fille, question qui commence seulement à être entendue. Cf. *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, éd. de Minuit, 1977.

11 Marie-Claude HURTIG et Marie-France PICHEVIN, *La différence des sexes, questions de psychologie*, Paris, Tierce, 1986.

12 Cf. « Différences entre sexes », in Serge MOSCOVICI dir., *Psychologie sociale des relations à autrui*, Nathan, 1994.

13 In Jean COURNUT et alii, *Psychanalyse et sexualité. Questions aux sciences humaines*, Paris, Dunod, 1996.

14 « Sexe et pouvoir », numéro spécial de la *Revue internationale de psychologie sociale*, coordonné par Marie-Claude HURTIG et Marie-France PICHEVIN, tome X, n° 2, 1997.

AUTEUR

Annik Houel

Professeur de psychologie sociale à l'Institut de Psychologie de l'Université
Lumière Lyon 2, Centre lyonnais d'études féminines

IDREF : <https://www.idref.fr/058615156>

ISNI : <http://www.isni.org/000000002268757X>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13091490>

Affiliations et pulsionnalité à la retraite : l'identité en crise

Jean-Marc Talpin

DOI : 10.35562/canalpsy.2100

TEXTE

- 1 Une vie sans travail nous est-elle pensable sinon comme rêve, voire comme mythe, dont ceux qui l'expérimentent disent souvent la difficulté, la douleur ? Le travail professionnel est l'enjeu de bien des investissements contradictoires, entre contraintes pesantes dont on attend la levée (« Vivement la retraite ») et investissements croisés, désirés, narcissisants.
- 2 En prenant en compte la distinction nécessaire entre emploi et travail, deux grandes situations de rupture dans l'affiliation professionnelle peuvent être dégagées : le chômage (dans lequel il conviendrait de distinguer celui qui relève de la difficulté à trouver un premier emploi de celui qui résulte de la perte d'un emploi) et la retraite ; si le premier est en principe temporaire, la seconde est définitive ; cette affirmation mérite cependant d'être nuancée quant à son premier terme, en particulier en ce qui concerne le chômage dit « de longue durée » et les entrées dans la retraite qui sont précédées d'une période de chômage ; les deux posent pour les sujets qui les subissent la question de ce que certains appellent leur « désirabilité sociale » avec ce que cela suppose d'enjeux narcissiques. Nous ne nous arrêterons ici que sur la situation de la retraite et des retraités.
- 3 Longtemps, la retraite s'inscrit dans une logique religieuse et volontaire : faire retraite était se retirer du monde, de ses distractions (M. de MONTAIGNE) afin de se concentrer sur la vie spirituelle. Avec le XIX^e siècle industriel et les mouvements sociaux qui se poursuivirent au XX^e siècle, la retraite devint une revendication sociale opposée à l'exploitation de la force de travail humain dans des conditions particulièrement difficiles qui mettaient souvent en danger la vie humaine dans sa longévité (que l'on songe aux mineurs par exemple). L'instauration progressive de la retraite s'inscrit donc

dans une logique qui confirme la représentation contraignante, voire aliénante, du travail (rappelons que l'étymologie de « travail » renvoie à « tripalium » qui était un instrument de torture) et l'oppose à un temps libre naissant situé du côté du plaisir.

- 4 La réalité clinique que nous rencontrons est cependant plus compliquée, plus contradictoire que ce bref rappel historique pourrait le faire penser ; en effet, la retraite n'est pas aussi unanimement désirée que les déclarations péremptoires ou fatiguées pourraient le donner à croire ; de surcroît, quand elle l'est, son expérience par chaque sujet singulier s'avère plus complexe que prévu. L'entrée dans la retraite, que celle-ci soit vécue comme mise à la retraite ou comme prise de la retraite (dimension passive ou active) ouvre sur un temps de crise qui rend visible les enjeux inconscients liés au travail et à l'emploi. Quels sont-ils ? Schématiquement, nous distinguerons ce qui relève de l'inscription sociale, de l'assignation et de l'affiliation et ce qui relève de l'organisation sociale de canalisation de la pulsionnalité.
- 5 L'affiliation par le métier renvoie à des enjeux psychiques des plus profonds pour chaque sujet : il y met en jeu et en scène ses identifications familiales, précoces mais aussi sociales et plus tardives. Le choix d'une formation, d'une profession, révèle quelque chose de ces identifications mais aussi de l'imaginaire singulier et de l'imaginaire social (les représentations principalement) ; « s'orienter » professionnellement, c'est organiser des identifications, des fantasmes, des réparations, des formations réactionnelles ; c'est aussi orienter la pulsionnalité vers des buts socialement valorisés, ce qui correspond à la définition freudienne de la sublimation. Cependant le choix d'une profession, la réalisation d'une formation ont beaucoup évolués ; alors que pendant longtemps ils étaient pensés comme stables dans une vie, l'idée de reconversion(s) professionnelle(s) devient la norme ; cette reconversion peut fournir la chance d'un bilan et d'un deuxième choix plus conforme aux intérêts psychiques de l'adulte mûr qui peuvent être différents de ceux de l'adolescent ou du jeune adulte ; mais elle peut aussi être traumatique dans la mesure où elle est imposée du dehors sans souci du sujet concerné et de l'importance de la dimension professionnelle pour son identité et ses affiliations.

- 6 Le choix d'un métier ne constitue que le premier volet de cette logique d'affiliation professionnelle, le second, tout aussi important, étant formé par la rencontre avec des institutions de travail et des groupes réels qui viennent relayer, mais aussi le plus souvent conflictualiser, l'affiliation à des groupes imaginaires étayés sur les groupes internes. Or la retraite fait perdre l'appartenance à ces groupes et à l'institution de laquelle ils participent. Les retraités se définissent bien souvent par la profession qui fut la leur et qui, pendant des décennies, a soutenu leur sentiment d'identité versus social ; se retrouve donc disjoint chez eux ce qui, pendant toute la vie professionnelle, avait pu apparaître confondu, à savoir d'une part l'affiliation, en tant que processus psychique interne, et d'autre part l'inscription de sujets travailleurs, employés, dans des institutions (entre-prise...) et des groupes institués. Cette inscription confirme en quelque sorte du dehors, mais un dehors auquel le sujet va s'appareiller psychiquement, nous le développerons bientôt, l'affiliation interne ; elle participe le plus souvent à la logique de la reconnaissance (avec ce que cela met en jeu dans l'ordre de la confirmation narcissique) ainsi qu'à celle de l'assignation. Nous l'avons déjà évoqué, cette assignation peut avoir une double valeur pour un même sujet, une double valeur que les situations de cessation de travail font apparaître avec acuité : elle est contraignante, éventuellement aliénante, mais elle participe aussi au soutien de l'identité et de la valorisation du sujet ; tant que le sujet a un emploi, et que celui-ci corresponde ou non à un véritable travail, il a une place sur la scène du social. Que cet emploi disparaisse, quand bien même cette disparition a pu être désirée (comme ce peut être le cas à la retraite), ce qui rend plutôt l'élaboration de la situation traumatique plus difficile, et cette place sociale est à reconstruire en bonne partie de toutes pièces dans la mesure où l'affiliation n'est d'une part plus soutenue par l'assignation et où, d'autre part et plus radicalement, l'affiliation en tant que retraité est difficile tant le retraité se définit, au moins dans un premier temps, en termes négatifs : « celui/celle qui ne travaille plus ». Le succès des associations qui, telle l'Université tous âges, proposent des cadres d'inscription sociale aux retraités, témoigne de leur utilité en termes d'affiliation à de nouveaux groupes et de relative assignation dans la mesure où ces sujets se sentent en quelque sorte tenus par le groupe, obligés par lui ; c'est dire que ces groupes ont aussi une fonction

projective : les sujets qui y participent confient au groupe institué de les relayer dans un certain nombre d'enjeux idéaux et surmoïques, ce qui était déjà à l'œuvre avec les groupes professionnels (cf. S. FREUD, « Psychologie des foules et analyse du moi »).

- 7 L'affiliation professionnelle s'instaure donc à côté des identifications d'une part et de la filiation (réelle mais aussi symbolique) d'autre part. Elle participe ainsi à la mise en œuvre et surtout au soutien, au sein de la psyché (en interne mais aussi telle qu'elle s'appareille à d'autres, aux groupes, aux institutions...) de voies différenciées pour les pulsions ; ceci concerne et l'endiguement, la canalisation pulsionnelle, et la recherche de la satisfaction, et les enjeux narcissiques articulés à ces deux dimensions.
- 8 Le temps libre, véritablement libre, sans objet préalable ni organisation, met le sujet face à ses pulsions, avec tout ce que cette expérience peut avoir de traumatique, certaines dépressions à la retraite ou au chômage en témoignant partiellement. Le travail professionnel, l'emploi, remplissent une fonction économique pour le sujet qui échange ainsi, comme l'écrivait S. FREUD de la liberté (et sans doute de la satisfaction, du plaisir) contre de la sécurité. E. JAKES a bien montré en quoi le cadre institutionnel a une fonction de défense pré-constituée, toute faite pour les sujets qui s'y inscrivent, contre les angoisses schizoparanoïdes et dépressives ; cette seule perspective permettrait de comprendre bien des manifestations peu ou prou psychopathologiques qui apparaissent à la retraite ou dans son après-coup ; cependant il semble utile d'insister sur le fait que les cadres professionnels proposent aussi des voies et des objets d'investissement tout faits pour les pulsions ; la difficulté de sujet de personnalité psychopatique à accepter (et à tenir dans la durée) un emploi dit certes la difficulté de leur rapport à la loi mais il dit tout autant (et ceci a bien entendu à voir avec cela) la violence que leur fait subir la rencontre avec des cadres et des dispositifs qui s'opposent au libre écoulement de la pulsion et à la recherche de la satisfaction immédiate. La retraite fait donc perdre au sujet un dispositif social qui relaie pour partie ses cadres internes, qui gère pour lui une partie de sa vie psychique sans qu'il en ait conscience, ce qui lui évite au demeurant d'en être blessé narcissiquement. La retraite fait apparaître, ne serait-ce qu'en creux, la fonction psychique et du cadre institutionnel (qui existe aussi, mais de manière plus abstraite,

plus internalisée, dans le travail « en libéral ») et du travail lui-même en tant qu'il mobilise et utilise de la libido ; ainsi, le retraité se retrouve tout à la fois privé d'un de ses principaux cadres d'inscription sociale et d'un de ses principaux objets d'investissement libidinal ; nous retrouvons là quelque chose de la problématique du deuil, mais d'un deuil qui concerne bien davantage les investissements narcissiques (qui sont les plus difficiles à détacher de leurs objets) que les investissements objectaux. La perte de ce cadre et des objets privilégiés qu'il propose/impose confronte le sujet à une forte déliaison pulsionnelle qui participe fondamentalement, avec l'effet de désaffiliation, à la crise de la retraite.

- 9 Les épisodes dépressifs vécus par de nombreux retraités manifestent l'angoisse face à un monde vécu sans objets, ou plus précisément sans objets sociaux, ce qui montre que la présence d'objets sexuellement investis (tel le conjoint) ne suffit pas, précisément dans la mesure où les appareils psychiques élaborés ont aménagé des voies et des modes de fonctionnement suffisamment différenciés, voire si différenciés qu'ils ne peuvent opérer par vicariance les uns par rapport aux autres ni permettre des déplacements d'investissement efficaces et satisfaisants. À contrario, bien des difficultés au sein des couples suite à la retraite manifestent le repli total sur le couple qui se trouve alors en charge d'enjeux qui le débordent et qu'il ne peut donc contenir, surtout dans la mesure où la dimension génitale est alors balayée par la dimension narcissique.
- 10 La recherche de nouvelles affiliations ainsi que de nouveaux cadres et de nouveaux objets socialisés d'investissement (donc déssexualisés) participe à la lutte contre ce temps vide de cadres et d'objets et contre une pulsion qui semble s'étioler, se replier sur le moi, de ne plus avoir de voies de canalisation et d'objets préconstitués et ayant fait l'objet d'une élaboration sociale préalable qui lui donne une légitimité aux yeux du sujet. La retraite est donc un événement social paradoxal qui renvoie, au moins temporairement, le sujet à sa solitude de sujet en marge ou en rupture quant à ses affiliations, dans ce qu'il vit comme une désocialisation, une désinstitutionnalisation organisée, institutionnalisée ; elle participe ainsi à la mise en crise du sujet, nous l'avons dit, non seulement dans la mesure où il perd des groupes et des institutions qui confirmaient ses affiliations, qui les inscrivaient dans de la réalité et dans du symbolique (ce qui est une

des dimensions des institutions de/du travail) mais aussi dans la mesure où le montage pulsionnel qui vectorise l'énergie psychique est mis à mal par la disparition d'un objet d'investissements quantitativement importants aussi bien dans le registre de l'amour que dans celui de la haine, il n'est qu'à entendre chacun parler de son travail, de son emploi et de l'institution dans laquelle il les exerce pour comprendre à quoi je fais référence. À la retraite, le travail psychique sollicité pour ne pas être (trop) mis en danger dans ce face à face avec soi-même délié d'un grand nombre de contraintes sociales telles que les figures l'emploi du temps est extrêmement important : il peut aussi bien se résoudre par la répétition (conservation des rythmes, voire des activités, hérités de la vie professionnelle) que par la pathologie (psychique et/ou somatique) ou encore la création d'un relativement nouveau rapport à soi et au monde ; l'identité, un travail interminable donc.

BIBLIOGRAPHIE

FREUD S., 1915, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 147-174.

FREUD S., 1921, « Psychologie des foules et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 117-217.

Gutton J.-P., 1988, *Naissance du vieillard*, Paris, Aubier, 279 p.

JAQUES E., 1955, « Systèmes sociaux en tant que défenses contre l'anxiété », in LÉVY A., *Psychologie sociale, textes fondamentaux anglais et américains T 2*, Paris, Dunod, 1978, pp. 546-565.

TALPIN J.-M., 1997, « L'identité à l'épreuve de la retraite », in CONRATH P. (sous la direction de), *Développements : construction du sujet et identité sociale*, Paris, Hommes et perspectives, pp. 71-80.

AUTEUR

Jean-Marc Talpin

Psychologue clinicien, maître de conférences à l'Institut de psychologie de l'Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/087994194>

ORCID : <http://orcid.org/0000-0002-2979-7442>

HAL : <https://cv.archives-ouvertes.fr/jean-marc-talpin>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000004710772>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15595586>

FPP : Le mythe d'une fondation (suite)

Vu du dedans

Alain-Noël Henri

DOI : 10.35562/canalpsy.2101

TEXTE

- 1 Cet article fait suite, et constante référence, à un précédent texte¹, où j'annonçais une tentative ultérieure d'énonciation et de théorisation de ma « version légendaire » personnelle quant à la « fondation » de la FPP. Il s'agissait, je le rappelle, à l'heure du passage de témoin, sinon d'exonérer, du moins d'alléger ma « succession » de fantômes qui pourraient l'encombrer. Sachant qu'elle n'échapperait pas à la logique qui s'impose d'elle-même aux étudiants FPP dans leurs propres tentatives, et notamment aux risques redoutables d'une articulation entre l'intimité la plus secrète et la publicité (au sens strict) des constructions conceptuelles.
- 2 Chose promise, chose due... Mais en deux pages, si condensées fussent-elles, c'était une gageure. Tant d'associations, de constructions rationalisantes, d'émotions violentes, se pressaient dès que je m'attelais à l'entreprise que, par quelque bout que je prisse les choses, le texte débordait.
- 3 Si je remonte ma chronologie légendaire, je trouve d'abord le moment de la fondation proprement dite. 1978. La fin d'une analyse à Paris me concède un peu de temps. Quelque chose se révolte soudain en moi face à ce qu'est devenu le « régime étudiants-travailleurs », une simple collection de cours du soir qui n'a plus rien à voir avec ce que j'avais construit avec une poignée d'aventuriers en 68. La culpabilité m'écrase brutalement d'avoir abandonné ainsi l'un de mes enfants au profit de son jumeau – Recherches et Promotion, l'école d'éducateurs en cours d'emploi fondée en 69 –, et même de leur puîné, le Diplôme Universitaire des Pratiques Sociales. Je décide de remettre tout l'investissement nécessaire pour le sauver, avec une formule rénovée, qui, à la lumière de l'expérience, sera pensée pour verrouiller toute tentative de réabsorption rampante. Par chance, l'UER de

psychologie et sciences sociales juste à ce moment n'arrive pas à se trouver un directeur. Sans me prévenir, au beau milieu d'une folle séance (où je m'amusais, follement, du spectacle...), quelques comploteurs glissent discrètement mon nom dans des oreilles bien choisies, et me voilà élu tout cru. Je ne riais plus. Mais presque instantanément, surgit la représentation d'un « deal » inespéré que je propose à mes collègues : deux ans de ma vie à gérer « leur » machin, contre « mon » nouveau projet à l'attention des étudiants travailleurs. La transaction me paraissait honnête. Non sans d'épuisants et mémorables débats, le projet de Formation à Partir de la Pratique est voté.

- 4 Nouveau flash-back : 68 justement. Depuis trois ans je m'ennuie ferme à l'Université. Je m'y pensais en transit, le temps de purger les dix ans de service que je devais à l'État et de mettre sur orbite justement cette école d'éducateurs *à l'intention d'adultes engagés dans la vie professionnelle...* Et voilà qu'en quelques jours, des dizaines, puis des milliers, puis des centaines de milliers de jeunes mettent sur la place publique un flot d'idées et de ressentis où il me semble reconnaître tout ce qui depuis dix ans s'agite en moi dans une sorte de solitude honteuse et clandestine. Baroque, excessive, hystérique, terrifiée, tout ce qu'on veut : c'est la vraie vie qui rompt les digues et entre dans l'université. Alors je décide de rester – au prix d'une ubiquité parfois acrobatique entre le dedans et le dehors, et avec pour seul enjeu (conscient) de maintenir ce qui pouvait rester de la brèche.
- 5 Pour notre propos d'aujourd'hui, je retiens deux choses de ces quelques semaines qui valaient bien dix ans :
 - Une : l'un des premiers textes que je diffuse en mai est un projet pour l'université, où j'imaginai des groupes d'étudiants développant librement une recherche personnelle, débouchant sur des demandes d'apports théoriques à la carte, avec lesquelles un « syndicat d'initiative » construirait en continu des programmes d'intervention. Ça ne vous évoque rien ? Avec le recul en tout cas, j'y lis l'influence, sinon comme source, du moins comme autorisation, à la fois de l'École Normale Supérieure et de l'École Pratique des Hautes Études : deux abbayes de Thélème chacune à leur façon.

- Deux : fin juin, Paul FUSTIER propose que, dès la rentrée suivante, soit exigé de tous les nouveaux étudiants de psychologie un travail salarié, leur 1^{re} année n'étant constituée que d'une élaboration guidée de cette expérience. Je m'identifie instantanément à ce projet, adopté aussitôt par l'assemblée compétente, mais évidemment mis en pièces en Thermidor. Resté seul à me battre pour lui à la rentrée, je n'obtiens que de l'appliquer aux deux groupes qu'il m'est imparti d'animer, qui se déroulent en soirée, et dont l'année sera validée par leur participation au groupe, plus un journal de bord supervisé, plus une UV d'économie et de sociologie. Il apparaît bien alors que ceux qui y viennent ne sont pas les nouveaux bacheliers mais bien des étudiants déjà engagés parfois depuis longtemps dans la vie professionnelle. De nouveau l'université me surprend, en m'apportant de l'intérieur ce que je n'avais jusque-là pu déposer que hors d'elle. Ce sera le « régime étudiants-travailleurs ».

- 6 Remontons encore. À 20 ans, au cœur de la chaudière où mitonnent les petits choyés du système scolaire, devenus jeunes gens avantageux promis au plus brillant avenir. Et voilà qu'à une encablure du concours de l'École dite Normale et prétendue Supérieure (comme disaient d'aucuns), me vient la grande résolution romantique de « partir de la maison des savants en claquant la porte derrière moi » – ainsi parlait Zarathoustra. Une digression de Jean LACROIX au milieu d'un cours m'illumine : je serai éducateur. Des esprits rassis me retiennent aux basques, parviennent à me convaincre que je serai plus utile en poursuivant mon cursus universitaire, et, lâchement, j'accepte l'alibi. Pendant 7 ans, je vais multiplier les compromis entre une inscription dans le milieu des éducateurs – c'était encore une espèce de far-west – et le steeple-chase académique *via* la rue d'Ulm. Le projet d'école d'éducateurs était la conciliation finale entre ces deux appartenances. Et postuler comme assistant à Lyon, la dernière étape de ce parcours bâtard qui reste pour moi connoté comme une peu reluisante défaite...
- 7 La psychologie aussi fut l'un de ces compromis. Si j'avais dû être un « vrai » universitaire, ç'aurait pu être comme philosophe, ou mathématicien, ou historien, ou sociologue. Mais la psychologie était le discours d'appui « naturel » de la pratique d'éducateur, il fallait donc y aller, ce n'était pas une affaire d'appétence. J'ai toujours rabâché aux étudiants le paradigme épistémologique de l'homme qui cherchait sa montre sous un réverbère où il faisait plus clair que dans

le bois où il l'avait perdue. Dans la psycho, il ne faisait vraiment pas clair. Mais là était ce qu'il y avait à chercher.

- 8 Pour être, en effet, « utile ». « Un rêve modeste et fou », dit ARAGON. Nul besoin d'être grand clerc pour faire le rapprochement avec la cécité de mes deux parents, et aussi la mort, en bas âge, d'une jeune sœur. Circonstances presque banales dans la biographie des candidats au métier d'éducateur, chez qui évoquer la prégnance des fantasmes de réparation est un quasi-truisme. Mais si l'assignation au tonneau des Danaïdes de la réparation, en paiement d'une dette jamais contractée et donc jamais payée, avait été toute l'histoire, il est probable que j'aurais adhéré sans réserve au système idéologique du travail social, et ni Recherches et Promotion ni la FPP n'auraient existé.
- 9 Dans l'in vraisemblable patchwork discordant qui arborait le nom de psychologie, il y avait la psychanalyse, et j'ai pu d'abord croire m'y fixer parce qu'elle seule rivalisait vraiment avec les vraies disciplines du savoir. C'est plus tard, dans l'épreuve de la cure, que j'y trouvai autre chose : l'accomplissement presque parfait de la passion de comprendre, qui m'avait déjà fait reconnaître au moment du choix des études supérieures l'allégeance à la philosophie comme une évidence, si grands fussent les plaisirs que m'apportaient l'histoire, les sciences exactes ou la littérature.
- 10 Le surinvestissement de la pensée, ce n'est pas un don des dieux. C'est une alternative à l'autisme. S'il commence à être admis que ladite « débilité » n'est pas absence d'aptitude mais organisation psychique défensive, on pense moins, en présence des enfants réputés surdoués, qu'ils sont rivés à la terrible nécessité de comprendre pour ne pas partir en morceaux. Et ça n'a rien à voir (si j'ose dire) avec le savoir. C'en est peut-être l'antagoniste. À l'université, il n'est bruit que du savoir, du désir de savoir, de l'accès au savoir. Et je n'y avais cure que du travail critique de la pensée, le savoir ne tirant prix que d'en être l'auxiliaire modeste et soumis. Car si le savoir est bien héritier de la pulsion scopique, j'ai trop éprouvé – entre une mère championne de la captation imaginaire et quelques secrets de famille rondelets – le « donné à voir » comme un théâtre de leurres dont la dissipation laisse anéanti. Le s(e faire)avoir, en quelque sorte... J'en ai conservé le sentiment jamais démenti que pour

rester entier, on ne pouvait compter sur d'autre ressource que sur le grignotage solitaire, besogneux, interminable, fragile, méfiant, du travail de sa propre pensée.

- 11 En même temps, ce monstrueux investissement de la tête était aussi comme une absence de mains. Si l'enfant maladroit que j'étais s'est acharné, adulte, à conquérir (avec un succès mitigé) l'espace du bricolage, c'est qu'à un certain point, et c'était sans doute aussi l'enjeu de la crise fondatrice de mes 20 ans, il est devenu nécessaire de retrouver un monde où il fut possible de toucher les choses et les gens. Avec la même âpreté sans doute qu'avaient mis mes parents, en dépit de leur cécité, à regagner de haute lutte, à force d'ingéniosité quotidienne, leur pouvoir sur l'espace et les choses, et leur autonomie. Quand on compense, on en fait trop : ainsi n'ai-je pas arrêté depuis quarante ans de « fonder » des dispositifs, comme de bâtir ou d'aménager des maisons.
- 12 Une première version de cet article ne parvenait pas à sortir d'un interminable hommage à « mes » pères. À mon père et à ceux que j'avais interposés, entre lui et moi, comme font les jeunes gens. Or ces quelques figures de référence sont soit éducateurs soit philosophes ; ces deux positions ont représenté les deux versants du même idéal du moi, l'un du côté de la pensée, et l'autre du côté du faire. J'ai réalisé il y a peu que si je ne m'étais jamais senti en coïncidence avec une quelconque identité professionnelle, et que si ce décalage n'a pas épargné les positions à la fois sociales et psychiques que j'avais le plus idéalisées (celles de philosophe, d'éducateur, de formateur et de psychanalyste... pas de psychologue, excusez-moi...), c'est qu'elles étaient des approximations d'un métier qui n'existe pas et que je cherchais à tâtons. C'est sur l'évocation de ce métier impossible qu'il m'a fallu en septembre dernier quitter mes collègues. Quelque chose comme ce que MAIGRET évoque souvent, le métier de « raccommodeur de destinées ». Mais non, pas raccommodeur : accomplisseur plutôt. Les amis qui dans ces colonnes mêmes m'ont fait l'incroyable honneur de me comparer à SOCRATE m'ont été droit au cœur : car c'est bien autour d'un « connais-toi toi-même », qui se traduirait mieux par un « deviens toi-même » et aussi « trouve ta juste place dans le monde réel », que tout a tourné. Un métier de passeur en somme.

- 13 Ici me vient la figure de l'homme Moïse, revisitée un peu autrement qu'elle ne le fut par FREUD. Humain, trop humain, bien loin du colosse surhumain de Michel-Ange. Enfant d'esclave élevé en prince, voué sa vie durant à tenter de refermer cet écart incommensurable par les compromis successifs d'une place d'intercesseur pour son peuple assigné au silence, puis d'une longue erre dans le *no man's land* entre Nil et Jourdain avec sa troupe de va-nu-pieds à la nuque raide. J'aime le rêver contemplant à la fin, du haut du Mont Nebo, les blancs ruisseaux de Chanaan, indiciblement heureux de s'y représenter les siens enfin rendus, enfin chez eux, au-delà du fleuve qu'il ne pouvait s'autoriser à franchir pour lui-même.
- 14 Avec pour seule inquiétude la sourde question : se souviendront-ils qu'ils ont été étrangers en Égypte ?

NOTES

- 1 « FPP, Le mythe d'une formation », *Canal Psy*, n° 36, nov.-déc. 1998.

AUTEUR

Alain-Noël Henri

IDREF : <https://www.idref.fr/083014993>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000077325074>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14609017>

Aperçu

Perte du lien et quête identitaire dans le processus d'exclusion sociale

Valérie Bertrand

TEXTE

- 1 Au mythe du « gagneur » ou du « battant » à l'individualisme forcené, symbole des années 80, a succédé l'angoisse de la rupture du lien unissant l'individu au corps social suggérée par la notion d'exclusion. En d'autres termes, à un modèle identificatoire collectif représentant l'homme en pleine ascension s'est substitué, comme par inversion des valeurs, un modèle en négatif ou plutôt, parce que la référence est ici une notion et non l'homme en son devenir, une ligne de séparation à ne surtout pas franchir ni même approcher. Objet de discours tout aussi nombreux que variés, l'exclusion est devenue la question sociale par excellence alimentant une nouvelle lecture du contrat social et de la citoyenneté. Cette notion sous-tend une compréhension spatiale du social en termes de dedans/dehors, une lecture à plat en quelque sorte des phénomènes d'appartenance et de rupture, bref un état désignant ceux qui, à la manière de ces électrons libres quittant l'orbite, se trouvent en dehors du système. À cette notion sans appel, nous préférons de loin le terme de déliaison sociale ou bien encore de désaffiliation cher à R. CASTEL mettant l'accent sur les processus qui mènent vers l'exclusion. Ici ce n'est pas la dichotomie dedans/dehors qui est en jeu mais les « zones » ou bien encore les espaces intermédiaires témoins de ces ruptures d'avec le social, telle la zone de précarité alimentant la zone de désaffiliation. Inversement, ces passages du dedans vers le dehors laissent entrevoir la possibilité de remaniements, de stratégies individuelles permettant cette fois un retour du dehors vers le dedans, processus que l'exclusion, dans sa sanction immédiate et définitive, interdit d'évoquer.
- 2 La notion d'exclusion englobe des populations et des trajectoires très diversifiées : chômeurs longue durée, RMIstes, « jeunes de banlieues », « SDF »... Par-là, cette notion devient générique fournissant une image codée, une sorte de schème figeant l'individu ainsi désigné. Néanmoins, un point commun qui est le chômage relie

ces individus qualifiés d'exclus. Il semble à cet égard que l'exclusion soit contemporaine bien sûr de l'explosion du chômage mais surtout du risque encouru par toutes les catégories socioprofessionnelles. Dans les années 80 en effet, on ne parlait pas d'exclus mais de « nouveaux pauvres ». C'est donc par généralisation que la notion d'exclusion opère. Depuis que ce « grand Intégrateur¹ » qu'est le travail ne remplit plus sa fonction, le couperet de la rupture d'avec le corps social plane sur toutes les têtes : rappelons-nous le sondage dans lequel 53 % des Français « craignaient de devenir un exclu² ».

- 3 L'exclusion, récemment apparue dans le débat public, se doit de décrire une réalité nouvelle. Ainsi, elle est plus qu'un manque de ressources matérielles sinon le terme de pauvreté aurait suffi, elle est en fait une disparition du corps social comme si le manque de ressources dans nos sociétés de consommation était synonyme de mort symbolique. Ainsi, ne consommant pas, les exclus seraient d'abord exclus d'un rapport de sens, d'un signifié avec le monde car l'on sait depuis J. BAUDRILLARD que les objets sont consommés non pas pour eux-mêmes mais pour le signe qu'ils représentent.
- 4 Néanmoins, si l'on se penche sur des syntagmes plus spécifiques et contemporains de la notion d'exclusion, on note dans le langage courant la fréquence des termes : « sans-abri », « sans-logis », « sans domicile fixe » et plus récemment « sans papiers » et enfin « sans ». L'identité du sujet est ainsi construite sur un manque évoquant l'absence d'un élément fondamental et c'est dans cette absence et par cette absence signifiante que celui-ci se voit désigné. L'individu, peu à peu, n'est plus associé à un manque (toit, domicile, papiers), il est lui-même ce manque incarnant une béance que les mots ou plutôt les bribes de mots peuvent à peine combler. La deuxième remarque que nous formulerons concernant ces syntagmes est l'importance du logement, de cette inscription spatiale, et nous renouons ici avec la lecture à plat du dedans/dehors. Il semble donc que la variable chômage ne suffise pas à elle seule à entériner la rupture mais qu'elle doit être associée à celle de l'absence de domicile.
- 5 Si l'on regarde un instant le passé, on s'aperçoit que la domiciliation contribuait déjà à catégoriser les populations pauvres. On sait que les réponses à la pauvreté ont toujours oscillé au cours des siècles entre charité et répression mais les historiens nous ont aussi appris que les

compagnies de charité n'assistaient que les domiciliés. Deux catégories de pauvres se sont dessinées à partir de la période médiévale : les « bons pauvres » : humbles et résignés, chômeurs par infirmités, maladies ou accidents de la vie, toujours domiciliés et les « mauvais pauvres » : oisifs et vagabonds, absents par leur absence d'emploi et de domicile du jeu des interactions sociales. Cette dimension de la domiciliation se retrouve dans les textes du Code Pénal en vigueur jusqu'en 1994 : les peines s'appliquant à la mendicité individuelle non régulée par le corps social comme l'étaient la charité et la bienfaisance étaient aggravées si le mendiant se trouvait hors de son canton de résidence ou de naissance. Ici la brèche est ouverte et la pauvreté quand elle s'associe à l'errance devient déviance, marginalité, dangerosité...

- 6 Ainsi, plus que l'oisiveté, c'est l'errance, cette absence d'inscription et d'ancrage qui semble fondamentale pour le corps social car c'est dans la fixité des corps et des âmes que celui-ci émerge.
- 7 Aujourd'hui le vagabondage n'existe plus et, comme le regrette J.-C. BEAUNE³, Boudu n'a pas été sauvé des eaux... L'errance est maintenant qualifiée « d'urbaine » et celle des SDF, comme on les appelle, ressemble plus à un surplace, une imposition d'eux-mêmes, solitaires et immobiles dans un espace public sans cesse en mouvement. À ce stade, l'errance semble n'avoir ni sens, ni direction. Ce faisant elle devient destructrice car elle dérive sans objet avec pour seul paysage la pathologie sociale et la souffrance de cette fin de siècle. Mais l'errance peut aussi prendre la forme d'un voyage intérieur avec au bout la rencontre avec soi-même, si recherchée et tant redoutée. Ainsi cette dernière ne définirait pas la structure du sujet mais serait plutôt à lire du côté du symptôme. Je me propose de livrer ici quelques trajectoires individuelles ainsi qu'un court poème émanant de l'atelier de création et d'écriture que j'anime avec un éducateur dans un foyer d'hébergement d'urgence pour hommes. Nous verrons que ces hommes se situent dans un processus de désaffiliation ou pour d'autres de remaniements. Nous ne pouvons, en aucun cas, les désigner comme « exclus » (si ce n'est éventuellement du marché économique) car ces derniers sont pris dans une relation intersubjective c'est-à-dire englobés, parcourus par cette chaîne signifiante que constitue le discours. Écrire est une façon de se révéler à soi-même et de parler de soi car on écrit toujours sous le

regard de l'autre. Lire ses écrits ou parler d'eux est déjà une façon de se mettre en acte, une manière de s'imposer à l'autre tout en acceptant d'être enveloppé par le désir de l'autre. C'est donc, d'une certaine façon, accepter d'exister et le revendiquer.

- 8 L'atelier de création et d'écriture a été conçu tout d'abord dans le but de créer un groupe et de permettre à des individus isolés de rencontrer d'autres personnes en difficulté. Un cadre assez rigide a été mis en place afin de pouvoir sécuriser le sujet ou éventuellement lui permettre de « cogner » dans ce cadre par le biais de retards, de départs en milieu de séance... Travaillant avec une population souvent différente du fait de la réglementation du nombre de nuits proposées par le foyer, il ne peut y avoir de chronicité et les animateurs, avant chaque séance, parlent de cet atelier au réfectoire ou dans la salle commune afin de faire venir (avec plus ou moins de bonheur) les hébergés. En règle générale, une consigne sous forme de proposition est donnée puis réappropriée par le groupe. Il arrive souvent qu'un participant s'isole et écrive en silence, celui-ci, à la frontière du groupe, mérite toute notre attention. L'atelier n'est pas un lieu silencieux et studieux. Quand les rires, les moqueries et les insultes fusent c'est que le groupe prend corps et qu'un lien se tisse. Puis, vers la fin, les langues se délient, les conversations se font plus intimes et se poursuivent avec un animateur sur le ton de la confiance. Le discours devient alors fleuve, sorte de monologue où l'interlocuteur est réduit à une oreille que l'on remplit du poids des mots pour s'en libérer enfin. La difficulté est ici d'absorber ces émotions et ces souffrances sans les stocker trop en soi.
- 9 Nous ne dresserons pas ici le portrait-type de « l'homme SDF », néanmoins certaines histoires se ressemblent étrangement. Beaucoup ont en effet subi des carences affectives anciennes : mères décédées ou mal aimantes, placement à la DDASS ou dans des familles d'accueil. La violence et pour certains le viol sont parfois présents. Survient plus tard un choc : un deuil, une perte d'emploi, très souvent un divorce, insurmontable, détonateur de toutes les ruptures : dépression, début d'alcoolisme, licenciement pour absentéisme ou faute grave... Parfois c'est une sortie de prison ou de foyers pour adolescents ou bien encore une fin de carrière dans la légion qui consomme la rupture. Les images masculines ont en général déserté le discours. On apprend quelquefois qu'ils n'ont

jamais connu leur père ou que celui-ci est parti ou décédé quand ils étaient enfants. Certains d'entre eux ont été hospitalisés en services psychiatriques ou le sont encore en « hôpitaux de jour ». L'apparition des « soins ambulatoires » a eu comme conséquence pour ces hommes sans domicile l'absence de prise en charge la nuit dans des structures spécifiques d'accueil. Concernant le monde du travail, si quelques-uns n'ont jamais eu d'activités régulières (les plus jeunes notamment), beaucoup avaient néanmoins réussi à se structurer dans un emploi fixe et c'est à la suite d'un licenciement économique que l'équilibre qu'ils arrivaient à maintenir s'est écroulé.

- 10 En fait, la déliaison a commencé très tôt. Sans ancrages solides et sans repères, les représentations de soi sont négatives et ne peuvent maintenir le sujet dans un lien familial ou social. À cet instant, si la rupture est un symptôme de ces traumatismes et peut se lire en termes de fuite du réel, elle peut être pour ceux qui ne sont pas encore totalement désocialisés une mise à plat, un espace intermédiaire aux frontières labiles permettant une recherche identitaire. Cette dernière dimension est visible dans le discours qu'ils tiennent sur eux-mêmes et sur les autres. Les autres désignés par « ils », « eux » ou « les autres » sont toujours choisis parmi des individus très désocialisés, le plus souvent alcooliques et appelés péjorativement « les cloches ». Ils incarnent la référence négative à laquelle il ne faut surtout pas s'identifier, la limite à ne pas franchir. Le sujet, à ce moment, éprouve un discours extrêmement dur et normatif à leur égard.
- 11 Ce discours permet par un basculement d'adhérer aux valeurs sociales, de partager ces valeurs et de faire partie en quelque sorte du groupe normalisé qui les énonce et les édicte. En même temps, est effectuée une mise à distance de ce danger potentiel qui les menace leur permettant ainsi de se maintenir dans une image d'eux-mêmes plus ou moins positive. Ce discours provient souvent d'individus jeunes ou de personnes en « insertion » travaillant quelques heures dans des structures spécifiques. Il peut émaner aussi d'individus effectuant des démarches pour toucher le RMI, ou une allocation ou bien allant s'inscrire à l'ANPE. Démarches qui peuvent paraître simples mais qui requièrent néanmoins un désir d'intégration, d'appartenance au corps social ne serait-ce que par le statut de « chômeur » et qui nécessitent une certaine dose d'énergie. Le statut

est ici quelque chose de fondamental et nous pensons à F., un participant de l'atelier, qui maintenant vend ses croquis dans la rue. F. Se dit peintre et ce statut lui permet de vivre plus facilement les périodes dans lesquelles, très agressif, il ne veut voir personne au sens littéral du terme. Et c'est avec un sourire un peu confus qu'il se justifie en nous disant : «C'est parce que j'suis un artiste, tu comprends ? » Parfois, quand la « honte » d'être à la rue est surmontée et que les liens familiaux ne semblent pas totalement anéantis, c'est la décision d'un coup de téléphone à un membre de la famille qui est décisive pour l'avenir et laisse entrevoir un début de resocialisation.

- 12 Mais la réhabilitation, même dans une structure d'emploi protégée, est lente et souvent des rechutes parsèment les parcours. Les personnes sans domicile, ayant rompu avec leur famille et le corps social sont en détresse psychique. La réalité insupportable qui les entoure est parfois gommée au profit d'un discours délirant ou mythomane.
- 13 Un poème en guise de conclusion afin que la parole de ces hommes passe les murs de l'atelier et que leurs auteurs fassent partie, même un court instant, du débat qui nous anime. Bref, pour faire en sorte que cet article ne soit pas un énième discours sur un objet mais plutôt une prise de conscience que derrière les mots il y a des hommes que l'on se doit d'entendre :

Ne pas m'en faire
Mais aussi
Ne pas m'enfermer ici
Dans cette cage
Enfer
Souffrir et me briser sans bruit
comme se brisent l'hiver
les flocons sur la neige
(A., 1997).

NOTES

1 La formule est d'Yves BAREL.

2 Sondage La Croix/La Rue repris dans *Le Monde*, édition du 2 octobre 1995.

3 J.-C. BEAUNE, *Le vagabond et la machine*, Éditions du Champ Vallon, 1983.

AUTEUR

Valérie Bertrand

Malaise des étudiants : comment intervenir à temps ?

Xavier Pommereau

NOTES DE LA RÉDACTION

La conférence du Docteur POMMERAU a été donnée dans le cadre de l'Action prévention Suicide organisée par l'Université Lumière Lyon 2.

TEXTE

- 1 Pour m'en tenir à des propos brefs, je vais donner quelques pistes de réflexion sur cette question en vous proposant d'échanger ensuite en termes d'options, de choix, de stratégies, de prises en charge et je voudrais donc dans un premier temps, vous communiquer quelles sont les bases sur lesquelles nous nous proposons d'élaborer ensuite des réponses thérapeutiques ou des réponses préventives.
- 2 Quel que soit l'âge de la personne qui pense au suicide, adolescent, adulte d'âge mûr ou personne âgée, il nous semble important de dire que l'expérience clinique amène à penser qu'il s'agit toujours d'une question de place et d'identité non reconnues. Il est très important, de prendre en compte ces mots-clefs, parce que cette question de place et d'identité prend diverses formes. Cela peut être par exemple, une question d'identité et de place sociale, et nous savons bien en ce moment combien certains d'entre nous sont en difficulté de ce point de vue-là. Cela peut être aussi une place et une identité au sein de la famille. Cela peut être enfin une question de place et d'identité dans les représentations psychiques que nous pouvons en avoir, et là,

certaines maladies mentales sont particulièrement menacés par le suicide au cours de l'évolution de leur maladie. Je fais référence en particulier à certaines formes de dépressions et à certaines formes de psychose où l'on observe ce sentiment que ressent le sujet malade à un moment de son parcours.

- 3 Ce serait probablement, si je devais compacter au maximum mes propos, *cette question de l'existence que je poserais en priorité*. Je ne connais pas de suicidaires qui ne soient pas en réalité portés par un besoin impérieux de se sentir exister. *C'est mourir pour exister et c'est autour de ce paradoxe, terrible pour l'entourage du sujet en détresse et bien entendu pour le patient, mais qui n'en a pas toujours conscience et qui croit vouloir, par exemple, disparaître, qui dit « J'en ai assez de la vie, la vie ne m'apporte rien, me menace, je ne me sens pas bien, donc je me suicide, je disparaissais, je laisse les autres se débrouiller sans moi »*. C'est le discours conscient, c'est ce que le suicidaire se représente.
- 4 Ceci correspond à la partie visible de l'iceberg et à l'heure où l'on parle beaucoup de *Titanic*, je voudrais vous dire qu'il reste 9/10^e des problèmes sous l'eau. Les 9/10^e immergés, *c'est que le sujet ne sait pas lorsqu'il prévoit de se suicider, qu'en réalité, il va désespérément revendiquer sa place, son existence à travers son acte suicidaire, y compris en acceptant l'idée de graver sa trace dans la mémoire de ceux qui restent, d'exister peut-être finalement à travers la place et l'identité qui lui seront reconnues dans la tombe, dans le caveau de famille. C'est cela qui est terrible mais c'est aussi cela qui permet d'envisager une prévention des conduites suicidaires*. On voit bien qu'à l'intérieur de ce projet mortifère est finalement contenue une *formidable énergie de vivre*. Il s'agit d'une revendication de vie, il s'agit de dire « Regardez, acceptez de me faire une place et de me faire une identité, acceptez de m'aider à me reconnaître, acceptez de me reconnaître ».
- 5 À partir du moment où nous, que nous soyons acteurs professionnels, bénévoles ou tout simplement êtres humains en contact avec d'autres êtres humains, acceptons ce principe, alors, si nous voulons bien reconnaître la souffrance de l'autre, reconnaître sa souffrance, nous pouvons chercher à aider le sujet à trouver une autre issue que celle

fatale et désespérante de mourir sans savoir que c'est une revendication d'exister.

- 6 Ceci étant dit, nous sommes ici pour parler des étudiants. Et, justement, la question de place et d'identité lorsqu'on est étudiant, se pose de plusieurs manières.
- 7 Tout d'abord, en tant que sujet en devenir, en adolescence ou en jeune âge adulte, qui comme tout adolescent ou jeune adulte va connaître des difficultés affectives ou de positionnement et va devoir, qu'il le veuille ou non, qu'il en ait conscience ou non, s'interroger sur le « D'où viens-je ? Qui suis-je ? et Où vais-je ? ». *Personne n'échappe à ces trois interrogations existentielles qui tourbillonnent autant et qui dansent une terrible sarabande dans la tête de toutes les personnes suicidaires. Ces trois interrogations existentielles fondamentales peuvent également concerner les études universitaires. Il serait sûrement utile d'aider certains étudiants à repérer qu'à travers certaines de leurs revendications d'orientation, se cache en réalité une grande détresse, un grand désarroi de se situer sous le regard des proches et d'avoir à se mettre en quelque sorte à la hauteur du regard de l'autre, présumé insuffisant.*

AUTEUR

Xavier Pommereau

Psychiatre des hôpitaux et responsable de l'unité médico-psychologique de l'adolescence et du jeune adulte au CHU de Bordeaux

IDREF : <https://www.idref.fr/031917585>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000057945452>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12304353>

Publications

Le lien social

Michel Cornaton et Monique Charles

NOTES DE LA RÉDACTION

Propos recueillis par Monique CHARLES.

NOTES DE L'AUTEUR

Nous avons demandé à Michel CORNATON, professeur de psychologie sociale à l'Université Lumière Lyon 2, de nous présenter la problématique, les objectifs et les lignes de force de son ouvrage récent, *Le lien social. Études de psychologie et de psychopathologie sociales* (L'Interdisciplinaire, coll. Systèmes, 1999, 362 pages, 150 F sur le campus).

TEXTE

Canal Psy : Comment est né cet ouvrage, à partir de quelles préoccupations et aussi de quels projets et objectifs ?

Michel CORNATON : Ce livre résulte d'abord d'une volonté d'ordonner et, si possible, de coordonner entre eux les éléments de Psychologie Sociale enseignés durant plus de trente années. Il revêt le double aspect d'un manuel et d'un essai sur le changement et la transformation sociale.

Canal Psy : Autour de quelles questions avez-vous construit votre ouvrage ?

Michel CORNATON : Je pense m'inscrire dans la lignée de la psychologie sociale lyonnaise, sorte de macro-psychologie, marquée par la recherche-action, mais aussi la psychologie lyonnaise tout court qui privilégie, par l'obligation des stages, les terrains d'observation. Dès lors, j'ai été amené à mettre l'accent sur la question qui nous préoccupe tous aujourd'hui, celle du lien social, des processus et mécanismes de liaisons et de déliaisons sociales.

Canal Psy : Quels sont les apports fondamentaux de votre travail ?

Michel CORNATON : Très franchement, je ne crois pas faire d'apport fondamental, qui bouleverserait la psychologie sociale et son enseignement ! En contrepartie, je sais que, sur le marché, ce livre, à la fois d'analyse critique et de synthèse, « n'a pas son deux », comme on dit à Abidjan. J'ai voulu présenter une psychologie sociale plus attentive à notre temps et à nos espaces européens, en renouvelant exemples et concepts. Aussi, à la demande des étudiants, ai-je introduit la question religieuse, purement et simplement enterrée au nom d'une laïcité si mal comprise. Tout ce qui a trait au pouvoir et à l'autorité a une autre ampleur et une autre acuité que ce qui relève d'influence ou de leadership.

Canal Psy : Comment situez-vous votre ouvrage dans le champ des recherches en psychologie sociale ? Quelles sont ses filiations mais aussi sa portée polémique et critique ?

Michel CORNATON : Je considère que la psychologie sociale est fille à la fois de la psychologie et de la sociologie au travers de ces quatre grandes régions qui habitent l'humain : la biopsychologie, le socio-économique, le juridico-politique et l'inconscient, la psychologie sociale figure un des éléments d'articulation du social et de l'inconscient, sans tomber pour autant dans les turpitudes de l'inconscient collectif. Avec, en arrière-plan, entre les mains du philosophe, le « marteau du soupçon » de la question du sens, qu'elle contribue à renouveler. Depuis les années 80, la psychologie sociale est sortie progressivement de la passe américaine pour remonter à certaines sources. C'est en France que l'évolution est la plus perceptible ; nous y observons une triple évolution des points de vue sociologique, psychologique ou idéologique. Ce changement de perspective permet en particulier l'édification de la psychopathologie sociale, à l'intersection de la psychologie clinique et de la psychologie sociale.

Canal Psy : Comment voyez-vous l'évolution future de vos recherches ? De nouvelles pistes se sont-elles dégagées ?

Michel CORNATON : C'est sympa à vous de prêter un futur à mes recherches. Je voudrais prendre le temps de revenir sur le matériau psychologique recueilli en Afrique noire et puis, pourquoi pas ?, changer d'écriture.

Canal Psy : Votre travail a-t-il modifié vos perceptions préalables du domaine exploré ? En particulier, comment situez-vous la psychopathologie sociale dans la cartographie actuelle des sciences humaines ?

Michel CORNATON : Je ne retiendrai qu'un aspect de votre question, en vous disant que je suis encore plus convaincu du bien-fondé de cette nouvelle discipline, la psychopathologie sociale. Trente ans après, je me sens moins isolé, dans le même temps où la psychologie intègre la dimension historique. Face à une pathologie socialement organisée, il nous faut prendre en compte le caractère pathologique du système social lui-même.

Canal Psy : En couverture de votre livre se trouve une reproduction de Fra Angelico. Pouvez-vous rappeler l'histoire qu'elle évoque ?

Michel CORNATON : Voici déjà plusieurs années, dans ce matin d'un été finissant, au couvent San Marco, à Florence, je suis resté « scotché » devant ce tableau de Fra Angelico, dont les reproductions ne peuvent rendre toute la délicatesse des couleurs. Mieux que tout, par cette greffe de la jambe d'un Noir sur le corps d'un Blanc, il illustre l'universalité du lien entre les hommes, qui relie aussi le royaume des morts – saints Côme et Damien sont allés chercher la jambe dans une tombe proche – au monde des vivants d'aujourd'hui et... de demain, puisque la scène n'a rien perdu de son côté futuriste.

AUTEURS

Michel Cornaton

Professeur de psychologie sociale, Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/026799421>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000121435028>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11897699>

Monique Charles